

désormais le chapitre xiv de la Genèse n'est plus comme une page détachée d'un livre perdu et devenue incompréhensible, sur lequel l'imagination des savants peut s'exercer à son gré; il est maintenant éclairé par le plein jour de l'histoire et les ignorants seuls pourront voir encore un mythe babylonien ou autre dans l'histoire de Chodorlahomor. Toutefois ces divagations de la fausse science ne sont pas sans utilité : elles font ressortir l'importance des découvertes archéologiques, qui montrent le caractère arbitraire en même temps que la fausseté de ces explications prétendues scientifiques.

## CHAPITRE VI.

## MŒURS ET COUTUMES PATRIARCALES.

L'histoire d'Abraham ne nous offre plus d'événement notable qui puisse être éclairci ou confirmé par l'égyptologie ou l'assyriologie, mais elle renferme encore toute une série de faits dignes de l'attention de l'archéologue. En dehors du voyage en Égypte et de l'expédition contre Chodorlahomor, nous rencontrons dans la Genèse une galerie de tableaux de genre qui nous dépeignent la vie du saint patriarche avec une fraîcheur de coloris, une vivacité de tons, une sûreté de pinceau, une exactitude remarquables. Le moment est venu de les étudier. Ici nous n'avons plus pour guide les briques des bords de l'Euphrate ou les papyrus des bords du Nil, mais les populations mêmes qui habitent le sol autrefois foulé par les pieds d'Abraham.

Une des plus douces joies du pèlerin de Terre Sainte, c'est de voir encore de ses yeux les mœurs et les coutumes patriarcales. Comme les scènes des Livres Saints deviennent vivantes, claires et intelligibles, quand on peut, pour ainsi dire, les toucher, en être les témoins et comme les acteurs! L'immobilité de l'Orient en a fait une sorte de Pompéi, mais non pas une Pompéi morte, où le passé s'est figé; non, c'est l'antiquité qui vit encore, qui agit et se meut sous nos yeux. Nous ne connaissons les Romains et les Grecs que par leurs écrits et par leurs arts, par leurs parchemins, leurs marbres, leurs fresques et quelques ruines; Athènes n'est plus peuplée de ses vieux Athéniens, et Rome n'est plus habitée par ses vieux Romains; mais en Palestine, — comme si Dieu, par une grâce singulière, avait voulu nous permettre de juger aujourd'hui encore de l'exactitude des descriptions

que son Esprit a inspirées aux auteurs sacrés, — en Palestine, ses vieux habitants semblent vivre encore : ils portent à peu près le même costume, ils parlent un langage peu différent, ils ont les mêmes tournures de phrase, le même ton, les mêmes habitudes, les mêmes mœurs<sup>1</sup>. Abraham y habite encore sous la tente, Sara y pétrit le pain pour ses hôtes, Rébecca y puise l'eau à la fontaine. Les usages qui régnaient dans ces contrées, il y a quatre mille ans, s'y sont conservés intacts ou presque sans changement.

Et pourtant, chose étonnante, pendant de longs siècles, même à l'époque des croisades, les chrétiens d'Europe ne semblent pas avoir soupçonné combien l'étude en était intéressante et précieuse pour l'intelligence des Saintes Écritures. Ce n'est guère que de nos jours que l'attention a été sérieusement attirée sur ce point. Mais la facilité des communications et la multiplication des voyages ont permis de réparer promptement le temps perdu et rien n'est plus aisé aujourd'hui que de constater, par les observations faites sur place, la fidélité des peintures de la Bible.

Aucune partie des Livres Saints n'est plus riche en tableaux de mœurs patriarcales que l'histoire d'Abraham. Or, il n'y a pas un trait de ces tableaux dont l'exactitude ne soit confirmée par les usages actuels des tribus arabes. L'état social est encore semblable. L'usage de se marier dans sa propre famille y subsiste toujours et un père ne donne sa fille à un époux étranger qu'autant qu'elle a été refusée par son cousin<sup>2</sup>. Certaines tribus ne permettent jamais que leurs membres prennent une femme hors de leur sein<sup>3</sup>. Les dissensions

<sup>1</sup> A. P. Stanley, *The Jewish Church*, t. 1, p. 11.

<sup>2</sup> Lane, *Manners and Customs of modern Egyptians*, t. 1, p. 215; Knobel, *Die Genesis*, p. 242.

<sup>3</sup> « Sie heurathen immer in ihrem Stamme und erlauben Niemandem ein Weib aus einem ander Stamme zu heurathen. » Seetzen, *Reisen durch Syrien*, Berlin, 1854-1859, t. III, p. 22.

entre Sara et Agar se produisent souvent aussi dans les intérieurs arabes, et l'une des épouses est obligée de quitter la tente conjugale<sup>1</sup> pour le bien de la paix.

Quand une caravane se met en marche pour changer de pâturages, « toute la richesse qu'elle possède » la famille est chargée sur le dos des chameaux agenouillés. Auprès de leurs maîtres sont « les serviteurs qu'ils ont acquis<sup>2</sup> ». Derrière suivent les troupeaux de brebis et de chèvres; les ânes marchent à côté des chameaux<sup>3</sup>. Le scheikh, distingué de tous les autres par son manteau de pourpre<sup>4</sup> et par le bandeau de cuir qui serre son turban autour de la tête, tient une lance à la main pour guider la marche et fixer le lieu du campement<sup>5</sup>. Les femmes portent les bijoux

<sup>1</sup> Layard, *Nineveh and Babylon*, ch. XIV, p. 316.

<sup>2</sup> Gen., XII, 5. « Universam substantiam quam possederant et animas quas fecerant in Haran. »

<sup>3</sup> Voir plus haut, p. 445-446.

<sup>4</sup> Jud., VIII, 26.

<sup>5</sup> Stanley, *Jewish Church*, t. 1, p. 11-12. — Si nous voulons nous faire une idée du costume complet des Arabes, nous n'avons qu'à lire la description suivante : « Le costume des Arabes (des tribus d'Afrique), s'il ne remonte pas à Abraham, est au moins celui des anachorètes de la primitive Église : simple tunique de laine, sorte de manteau retenu sur la tête par une corde en poil de chameau; quelquefois un immense chapeau en grosses tresses de palmiers; pieds nus ou à demi-chaussés dans un morceau de peau de vache brute, lacé sur la jambe avec de la ficelle de jonc.

» Les femmes portent le costume des anciennes religieuses, à peu près tel qu'on le retrouve chez les Trappistines, chez les Carmélites et chez les autres ordres cloîtrés : robe sans taille, serrée par une ceinture grossière, scapulaire ou autre robe dépourvue de manches et légèrement ouverte sur les côtés; guimpe large, formant mentonnière, que les femmes des villes font monter jusqu'aux yeux; sur le front, une espèce de béguin servant de bandeau, un ample manteau, posé sur la tête et semblable au voile et à la cape des religieuses, enveloppe tout le corps. A la campagne, les femmes se dispensent du voile et du manteau; mais l'habillement, qui est à peu près le même, ne se distingue que par sa malpropreté. Cela n'empêche point la femme arabe de se parer de bracelets, d'anneaux aux jambes, d'énormes boucles d'oreilles en argent massif. » *Les Arabes*, dans les *Missions*

qu'Éliézer donna à Rébecca et dont se parait Sara : le *nézem*, anneau d'or ou d'argent, parfois surchargé de perles et de corail, est suspendu à leur nez<sup>1</sup>; des colliers et des bracelets ornent leur cou et leurs bras<sup>2</sup>.

Le livre de la Genèse nous a conservé et décrit en détail deux scènes de mœurs qui méritent de nous arrêter



34. — Femme arabe portant le *nézem*.

le nezem, plus longuement : l'hospitalité donnée aux trois anges à Mambré et l'achat de la caverne de Makpelah. Elles se passent l'une et l'autre aux environs d'Hébron, cette ville à laquelle Abraham a lé-

*catholiques*, 9 mars 1877, p. 121. — Sur la ressemblance du costume des patriarches avec celui des Bédouins, voir Horace Vernet, *Des rapports qui existent entre le costume des anciens Hébreux et celui des Arabes modernes*, lu à l'Académie des Beaux-Arts, imprimé dans *l'Illustration*, 12 février 1848, p. 573-575, et publié à part sous le titre d'*Opinions sur certains rapports qui existent entre le costume des anciens Hébreux et celui des Arabes modernes*.

<sup>1</sup> נָזֶם. « On est dans l'usage à Orfa (Édesse) de percer aux filles, pendant leur enfance, une narine pour y passer un anneau d'or ou d'argent. Nous avons vu quelques femmes, dont la cloison intermédiaire du nez était percée et ornée d'un grand anneau d'or. Nous avons déjà observé sur les côtes de Syrie, parmi les habitants des campagnes, l'usage d'une narine percée, mais il n'était pas aussi général qu'à Orfa, Merdin, Mossoul, Bagdad et autres villes de l'intérieur. » G. A. Olivier, *Voyage dans l'empire Othoman; Voyage en Syrie*, ch. VIII, édit. in-4<sup>o</sup>, t. II, p. 331. Voir, Figure 34, une femme arabe portant le *nézem*, d'après Layard, *Nineveh and Babylon*, 1853, p. 544.

<sup>2</sup> Gen., xxiv, 22. Cf. Is., III, 21 (hébreu). Layard, *Nineveh and Babylon*, c. XI, p. 262-263, A. Th. Hartmann, *Die Hebräerin am Putzische und als Braut*, 3 in-8<sup>o</sup>, Amsterdam, 1808-1810, t. II, p. 166; t. III, p. 205; F. de Saulcy, *Dictionnaire des Antiquités bibliques*, p. 94.

gué son nom d'*Ami de Dieu*, *El-Khalil*<sup>1</sup>, comme l'appellent aujourd'hui les habitants, et où les mœurs anciennes se sont conservées avec le plus de persistance et de ténacité<sup>2</sup>.

Le patriarche hébreu campe dans un bosquet de térébinthes, cet arbre majestueux qui étend au loin ses branches et son ombrage<sup>3</sup>. Comme dans l'intérieur de la tente fermée, où l'air circule à peine, la chaleur, à midi, est suffocante, il se tient à la porte pour respirer, à l'ombre des grands arbres. A cette heure les voyageurs, qui sont partis de grand matin, brûlés par l'ardeur du soleil, cherchent un

Rébecca dut hériter des bijoux de Sara, selon l'usage oriental. — On peut voir diverses parures juives dans G. Perrot, *Histoire de l'art*, t. IV, p. 446.

<sup>1</sup> Jac., II, 23; Is., XLI, 8; II Par., XX, 7. Voir A. P. Stanley, *The Jewish Church*, t. I, p. 13-14.

<sup>2</sup> Les habitants d'Hébron sont si fidèles à conserver les traditions de cette ville qu'elle est encore aujourd'hui une « cité de refuge » inviolable, depuis qu'elle a été déclarée telle par Josué (Jos., XX, 7). Tous les habitants prendraient les armes pour défendre le coupable qui est allé se mettre, au milieu d'eux, à l'abri de la loi inexorable du talion, si le gouvernement voulait s'emparer de lui. L'abbé Laurent de Saint-Aignan, *Le sépulcre d'Abraham et celui de Josué*, p. 15. — Un voyageur du XI<sup>e</sup> siècle, Nassir, raconte que, d'après la tradition léguée par Abraham aux habitants d'Hébron, les pèlerins y recevaient quotidiennement pendant toute la durée de leur séjour, un pain rond, une écuelle pleine de lentilles accommodées à l'huile et une portion de raisins secs. *Académie des Inscriptions*, dans le *Journal officiel*, 23 décembre 1878, p. 12383.

<sup>3</sup> Mambré et son chêne célèbre sont à une demi-heure au nord-ouest d'Hébron. Le térébinthe traditionnel qu'on y voyait autrefois est aujourd'hui remplacé par un chêne, *quercus ilex pseudococcifera*, qui commence à tomber de vétusté. Il a environ 10 mètres de circonférence; à 6 mètres de hauteur à peu près, il se divise en quatre branches qui forment une gigantesque couronne d'environ 95 pas de circonférence. K. Bädcker, *Palästina und Syrien*, 1875, p. 295; *Manuel biblique*, 9<sup>e</sup> édit., t. I, p. 671. — Le vrai site de Mambré est probablement ailleurs, sur la hauteur, avant la descente qui conduit à Hébron, à Ramat el-Khalil. Voir *ibid.*, p. 292, le plan d'Hébron d'après M. de Saulcy et une vue d'Hébron dans le *Manuel biblique*, n<sup>o</sup> 349, t. I, p. 667.

lieu de repos. Dans un campement nomade, la tente du scheikh se distingue toujours de celle des autres membres de la tribu. Quand les voyageurs sont de nobles personnages, c'est vers celle-là qu'ils se dirigent. Les lois de l'hospitalité, si scrupuleusement observées en Orient, — « être Bédouin, dit Burckhardt, c'est être hospitalier<sup>1</sup>; » — ces lois exigent qu'on leur fasse un accueil empressé. Si le visiteur est une personne ordinaire, on se lève simplement pour le recevoir; mais s'il est d'un rang supérieur, les égards et les usages commandent d'aller à sa rencontre, et, après s'être prosterné ou incliné fort bas devant lui, de le conduire à la tente, en lui mettant son bras autour de la ceinture ou en le frappant sur l'épaule, pour l'assurer qu'il est le bienvenu. Aucune question ne lui est adressée, mais on s'empresse de lui offrir de l'eau pour se laver les pieds, car les pieds chaussés de sandales, qui en laissent à nu la partie supérieure, sont brûlants et couverts de poussière<sup>2</sup>.

Aussitôt se prépare le repas qui rendra les forces au voyageur, épuisé par la marche. On cuit le pain tous les jours en Orient et l'on n'en prépare que la quantité nécessaire pour les besoins de la famille. Ce sont toujours les femmes (ordinairement la maîtresse de la maison) qui le pétrissent et le font cuire, dans leur tente séparée, ou dans la partie de la tente des hommes qui leur est exclusivement réservée, si elles n'ont pas une tente pour elles seules. Le pain est bientôt prêt. On mêle la farine avec de l'eau, on roule la pâte en gâteaux, on la place sur les pierres qui servent de foyer, et qu'on a soin de chauffer préalablement. Les pains sont couverts alors avec la braise. Ils se cuisent très promptement. On les mange aussitôt.

Ce n'est que pour les personnages de haut rang que l'on

<sup>1</sup> Burckhardt, *Notes on the Bedouins*, t. 1, p. 338.

<sup>2</sup> Gen., xix, 2; xxiv, 32; xlvi, 24; Jud., xix, 21; II Sam., xi, 8. — Voir *Manuel biblique*, 9<sup>e</sup> édit., n<sup>o</sup> 351, t. 1, p. 675.

sert de la viande et qu'on égorge un agneau ou un chevreau<sup>1</sup>. Mais la plus grande marque d'honneur que l'on puisse donner à des étrangers, c'est de leur offrir un veau, comme le fait Abraham<sup>2</sup>. On le rôtit tout entier ou on le grille par morceaux, en brochettes, sur le feu. On le mange toujours avec du blé bouilli, nageant dans du beurre liquide ou de la graisse fondue<sup>3</sup>. Chaque morceau de viande, placé sur un morceau de pain, est plongé dans cette sauce et porté ensuite, avec les doigts, à la bouche. Une écuelle de lait de chamelle termine le repas<sup>4</sup>. Quel que soit le nombre des serviteurs qui servent les étrangers, l'hôte, pendant que ceux-ci mangent assis<sup>5</sup>, se fait un devoir de rester debout

<sup>1</sup> C'est le plus ordinairement un chevreau qu'on offre aux hôtes, et toujours un mâle, les femelles étant trop précieuses, à cause de leur lait, pour être mangées. E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, 1871, t. II, p. 489.

<sup>2</sup> Cf. Luc, xv, 23.

<sup>3</sup> Voir Allen, *Abraham*, t. 1, p. 338. Cf. Layard, *Nineveh*, t. 1, p. 86-87.

<sup>4</sup> Voici la description d'un repas offert, en 1876, à un voyageur allemand par un scheikh arabe de Sumeil-el-Kal'il à l'entrée nord-est de la plaine de la Séphélah : « Le scheikh avec ses serviteurs nous accabla de politesses, et pour remplir parfaitement les devoirs de l'hospitalité, il voulut nous faire préparer une brebis, mais nous refusâmes cet honneur. Nous nous contentâmes de pain fraîchement cuit, de quelques œufs qui nageaient dans du sésame et du beurre à demi liquide, et d'une écuelle de lait. » *Das heilige Land*, décembre 1876, p. 181. Cf. la réception faite à M. Conder, *Tentwork in Palestine*, t. 1, p. 101 et suiv. — A Banias (Césarée de Philippe), le scheikh Arkaoui qui nous donna l'hospitalité, le 4 avril 1888, nous fit servir sur un plateau d'argent du riz et des boulettes faites avec de la viande hachée et du bourghoul (espèce de céréale), plus du *leben* ou lait caillé aigri. — En 1894, le 20 mars, Ghounem, un des principaux et des plus riches personnages de Samanoud, dans le Delta, nous servit un grand festin consistant en riz avec deux poulets bouillis, de la viande avec des pommes de terre et divers autres plats dont j'ignore le nom et la matière; le tout dut être mangé avec les doigts.

<sup>5</sup> Gen., xviii, 4; cf. xxvii, 19; Jud., xix, 6; Am., vi, 4; Lane, *Manners and Customs of the modern Egyptians*, t. 1, p. 395.

par politesse et pour les honorer<sup>1</sup>. Voilà ce qui se faisait, il y a environ quatre mille ans, dans le sud de la Palestine, voilà ce qui se fait encore aujourd'hui au milieu des populations nomades du désert à qui le progrès de la civilisation et les raffinements de notre luxe sont tout à fait inconnus. Si les anges allaient encore demander l'hospitalité à un pieux scheikh arabe, ils seraient reçus exactement<sup>2</sup> comme ils le furent par Abraham<sup>3</sup>. Le voyageur européen, qui visite ces contrées n'a, pour décrire la réception qui lui est faite, qu'à transcrire la page de la Bible écrite par Moïse. On pourrait appeler le chapitre xviii<sup>e</sup> de la Genèse le code de l'hospitalité orientale.

Hébron se distingue, nous l'avons dit, entre toutes les villes de l'Orient, parmi celles qui ont le plus fidèlement conservé les usages primitifs. Ils y sont encore les mêmes, non seulement pour l'hospitalité, mais pour tous les autres détails de la vie. Tout, jusqu'au langage, y rappelle ces temps anciens; les phrases et les locutions sont restées identiques, comme on va le voir par des exemples; elles sont seulement exprimées en arabe au lieu d'être exprimées en hébreu.

Quelques années après la scène que nous venons de décrire, Abraham se retrouvait dans les mêmes lieux, et

<sup>1</sup> Gen., xviii, 8. Cf. Jer., lvi, 42; I (III) Reg., x, 8; Seetzen, *Reisen durch Syrien*, t. 1, p. 400.

<sup>2</sup> Nous ne parlons, bien entendu, que de la ressemblance extérieure de la réception; notre plan, comme nous l'avons indiqué en commençant, ne nous permet pas d'entrer dans l'étude théologique de cette visite de Dieu à son serviteur Abraham.

<sup>3</sup> « The account of Abraham's entertaining the three angels, related in the Bible, presents a perfect picture of the manner in which a modern Bed'awee sheikh receives travellers arriving at his encampment. » Lane, *Manners and Customs of the modern Egyptians*, t. 1, p. 394-395. — Voir aussi J. L. Porter, *Five years in Damascus*, 1855, t. II, p. 42-45.

Sara, celle qui avait fait cuire sous la cendre les trois mesures de farine pour les anges, rendait à Hébron le dernier soupir. Le patriarche, qui avait toujours vécu en nomade dans le pays de Chanaan, n'y possédait pas encore un pouce de terre. Sa première acquisition fut un tombeau pour y ensevelir son épouse<sup>1</sup>. La Genèse nous a conservé, pour ainsi dire, le contrat de vente. Comme tableau de mœurs et d'usages orientaux, le chapitre xxiii<sup>e</sup> mérite d'être placé à côté du chapitre xviii<sup>e</sup>.

Quand un personnage considérable vient à mourir en Orient, il y a un deuil public et des lamentations extraordinaires, qui sont moins une marque de la douleur de la famille qu'une cérémonie solennelle en l'honneur du mort. Plus la manifestation est bruyante, plus les honneurs ainsi rendus sont jugés magnifiques; on pousse des cris stridents et tumultueux, on se frappe la poitrine, on verse des torrents de larmes, en un mot, on épuise tous les signes de la douleur<sup>2</sup>. La douleur d'Abraham fut assurément plus inté-

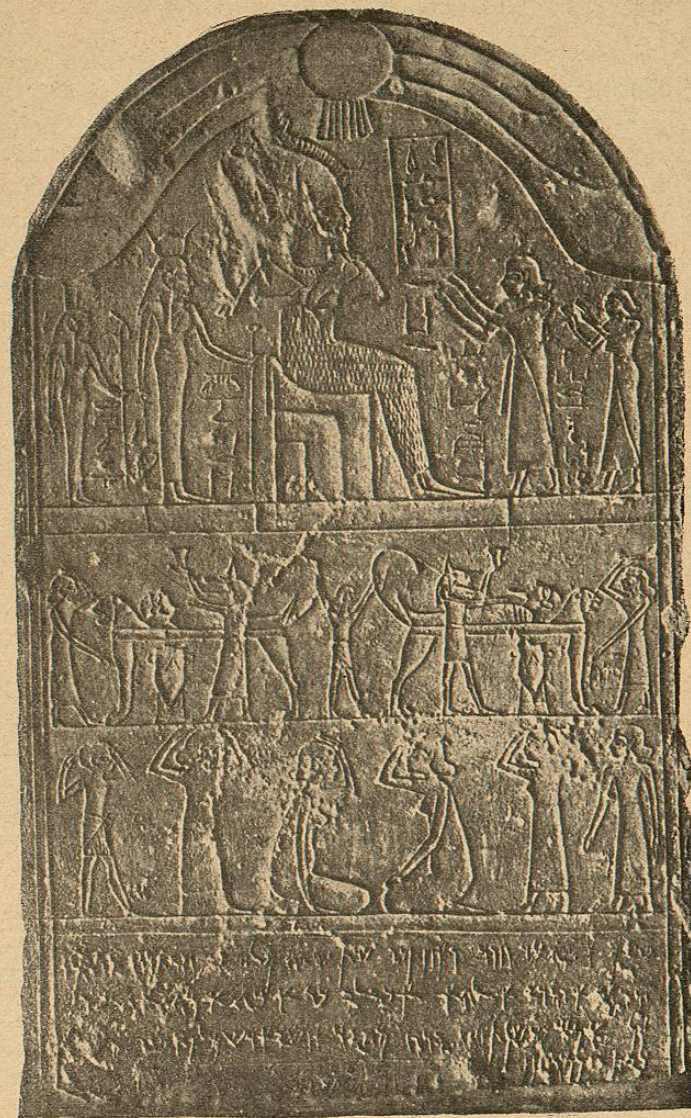
<sup>1</sup> Nous voyons ici le premier exemple de l'enterrement des morts, que l'Écriture n'avait pas eu jusque-là l'occasion de mentionner. Il n'est guère douteux que l'usage d'enterrer, au lieu de brûler les morts, ne se rattache à la croyance de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps. Cet usage est mentionné par les auteurs païens comme un trait caractéristique des Juifs : *Corpora condere quam cremare*, dit Tacite, *Hist.*, v, 5. C'est d'Abraham, notre ancêtre dans la foi, que nous avons reçu la coutume d'enterrer les morts. — L'usage de mettre les morts en terre existait d'ailleurs en Chaldée, et le sépulcre s'appelait *qabruv* à Ur comme קבר, *qéber*, en Palestine.

<sup>2</sup> Le 7 avril 1894, me trouvant à Hébron, j'ai été témoin d'un spectacle singulier. Ce jour-là était la fête du *baïram*, qui termine, au milieu de grandes réjouissances, le jeûne du *ramadan*. Dans cette fête, on n'oublie pas les morts. Nous vîmes, en visitant le cimetière, sept à huit musulmans, exécutant, rangés sur une seule ligne, une sorte de danse avec des mouvements rythmiques, au-dessus de l'endroit où était enterré un mort. On nous dit que c'était une manière d'honorer les défunts. Une vingtaine d'assistants entouraient les danseurs. Les parents donnèrent un morceau de gâteau à chacun de ceux qui avaient exécuté cette danse funèbre.

rieure qu'extérieure, mais il se conforma aux usages nationaux : *Venitque Abraham ut plangeret et fletet eam*<sup>1</sup>.

Après avoir rendu hommage au défunt par ce deuil extraordinaire, on le dépose dans le tombeau de famille. Les Orientaux attachent le plus grand prix à la possession d'un sépulcre qui leur appartienne en propre. Abraham n'en a pas encore, il doit en acquérir un pour y enterrer Sara, son épouse. Lorsqu'il l'a pleurée, il se lève d'auprès de la couche où reposaient ses restes inanimés et il se rend au milieu du peuple. Jamais, en Orient, les affaires ne se traitent en particulier; les ventes et les achats se font en public : ainsi l'exigent les habitudes locales et la sûreté des transactions. Abraham observe minutieusement le cérémo-

<sup>1</sup> Gen., xxiii, 2. Cf. Gen., i, 10-11; Deut., xxxiv, 8; I Sam. (I Reg.), xxv, 1; II Sam. (II Reg.), iii, 31, etc. — Sur les cris poussés par les pleureurs, dans les funérailles, en Égypte, voir Maspero, *Études sur quelques peintures funéraires*, dans le *Journal asiatique*, février 1880, p. 148-149. — Voir, Figure 35, une scène de deuil égypto-araméenne dans laquelle les pleureurs posent la main sur leur tête et poussent des cris. La Figure 35 reproduit une stèle élevée par un Araméen à la mémoire de son père et de sa mère. Elle a été trouvée à Saqqara (Égypte) en 1877 et on la conserve aujourd'hui au Musée de Berlin. Elle a 52 centimètres de haut (c'est-à-dire une coudée égyptienne) et est divisée en quatre registres. En haut, le globe solaire. Au-dessous le dieu Osiris est assis sur son trône; à droite sont Isis et Nephthys; à gauche un homme et une femme, les mains levées en signe de prière; leur chevelure montre que ce sont des Araméens. L'inscription porte : « Offrande à Osiris, prince de l'Amenti (séjour des morts), dieu grand, dieu d'Abydos, afin qu'il donne une bonne sépulture auprès du dieu grand à la fidèle dame Ahitobu, » Près de la figure du mari, on lit : « Étranger, surnommé Hitop. » Ce couple était donc étranger en Égypte, comme Abraham et Sara en Palestine, mais les deux époux araméens avaient adopté la religion de l'Égypte. — Le second registre représente des cérémonies funèbres. — Le troisième nous montre les pleureuses, les unes debout, les autres prosternées. — Le quatrième contient une inscription en langue araméenne, dans laquelle Absel recommande son père et sa mère à Osiris. Elle est datée de la 4<sup>e</sup> année du règne de Xerxès (482 avant notre ère). Voir *Corpus inscriptionum semiticarum*, part. II, t. II, fasc. II, n<sup>o</sup> 422, 1889, p. 123-125.



35. — Stèle araméenne de Memphis.

nial usité en pareille circonstance, et en vigueur encore aujourd'hui : il se tient debout devant le peuple, *vayyaqôm*. C'est dans cette attitude qu'il s'adresse aux habitants d'Hébron, au milieu desquels il se trouve, il leur dit : *Benê-Het* ou enfants de Heth, en les appelant par leur nom de tribu, comme il dirait actuellement à ceux qui habitent ces lieux : *Beni-Keis* ou *Beni-Yemen*. « Je suis étranger parmi vous, » tels sont ses premiers mots. Il commence les pourparlers comme les commence invariablement un voyageur placé dans les mêmes conditions. Celui-ci ne manque jamais de dire, dans le dialecte actuel, *ana ghurîb*, comme Abraham dit alors : *gher anôki*. C'est un moyen efficace d'éveiller la sympathie des auditeurs, car, à leurs yeux, personne n'est digne de pitié comme l'étranger, toujours exposé à être traité en ennemi, c'est-à-dire pillé et dépouillé.

Après cette précaution oratoire, Abraham continue : « Donnez-moi donc en propriété un sépulcre au milieu de vous, afin que j'ensevelisse mon mort<sup>1</sup>. » La politesse orientale, qui est poussée jusqu'au raffinement, exigeait que les Héthéens lui offrissent leurs propres tombeaux, et ils le firent en effet. En entendant leur offre, Abraham, selon l'usage, s'inclina avec respect, *adoravit*, « devant le peuple du pays, » mais il savait très bien que leur langage n'était qu'un compliment obligé et qu'il ne devait pas les prendre au mot.

Il n'aurait point voulu d'ailleurs que les ossements de celle dont la race devait être bénie de Jéhovah fussent mêlés avec ceux des païens. Il insista pour avoir un tombeau qui lui appartint en propre : il l'avait même déjà choisi.

Au milieu d'un bosquet d'oliviers ou de térébinthes situé à l'est, au point culminant d'Hébron, il avait remarqué un rocher où la nature avait creusé une double caverne, d'où

<sup>1</sup> Gen., xxiii, 4.